



Maria London en mars 2001 avec l'écrivain chilien Francisco Coloane décédé en 2002
© Maria London

MARIA LONDON

NÉE OÙ HABITE LE VENT

« **Sens-tu cette brise qui nous caresse ? C'est le vent austral qui vient nous consoler. (...) Perçois-tu cette lumière qui nous réchauffe ? C'est le soleil austral qui vient nous consoler. (...) Entends-tu cet air qui nous berce ? C'est le chant de notre terre qui vient nous chercher. (...) Frère d'exil ne pleure pas, il est toujours temps de rentrer.** » Son « Frère de vent », Mario Labrín, poète, auteur, longtemps exilé politique chilien en France, à qui ce poème est dédié, est retourné dans son pays avec la démocratie. Son frère, le vent, l'a attendue longtemps à Punta Arenas, où il n'arrête pas de souffler, et elle est revenue. « Il me serre dans 'ses bras' : comme elle est grande, la force du vent de ma terre ! » raconte-t-elle dans son livre « *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans* ». Née Maria Isabel Mordojevich Kunica en 1950 à Punta Arenas sur le Détroit de Magellan au Chili, elle aime le vent, « il est comme l'âme de ma ville », dont elle aime respirer l'air, sentir la force et l'énergie : « *Punta Arenas est un lieu magique, impossible à oublier, un beau port, avec beaucoup de vie et de caractère* ». Dans cette ville du bout du monde « dont on dit qu'il est encore plus difficile de la quitter que d'y arriver », Maria naît au lendemain d'un tremblement de terre. Elle en partira sept ans plus tard, quand son père ingénieur venu en Patagonie pour chercher du pétrole va installer sa famille dans l'extrême nord du pays. Petite-fille d'immigrants russes juifs et croates au Chili à l'aube du XXe siècle, elle aura passé son enfance au bord du Détroit de Magellan, dont elle aime les cailloux, dans la très belle « British School » dont elle aime la salle de jeux avec son plancher en bois, à la maison d'hôtes « Tres Pasos » près de Puerto Natales où pendant les vacances, ses sœurs donnent le biberon aux agneaux blancs quand elle aime le petit agneau noir qu'elle n'a jamais réussi à caresser... Une vision plus ténébreuse de ces lieux, dans un poème de la poétesse chilienne Gabriela Mistral, Prix Nobel de littérature, lui fait dire : « *Pauvre Gabriela ! Pour toi, le vent était des pleurs et la terre de mes doux souvenirs, une terre de nuit froide et le lieu au-delà duquel ne vont que les morts ! Combien de douleur portais-tu dans ton cœur !* » Pour Maria, la vision d'horreur patagone, ce n'est pas la rudesse de la géographie et du climat mais la violence des hommes : « *Avant l'arrivée des*

premiers éleveurs de moutons, environ deux mille Selk'nam vivaient dans l'ancienne Karukinka », écrit-elle, « *en 1910, ils n'étaient plus que cent, et il y a bien longtemps qu'il n'en reste plus un seul. Trente années de bestialité et d'horreur suffirent aux hommes dits « civilisés » pour faire disparaître un peuple qui avait survécu durant des milliers d'années aux conditions les plus extrêmes de la planète. Une livre sterling, c'était le prix que des colons payaient la paire d'oreilles d'Indien Ona ! Et ce fut ainsi qu'ils conquièrent des hectares, élevèrent des moutons et firent fortune* ».

Le mal d'ailleurs, la nostalgie de sa Patagonie natale, mettra du temps à s'emparer d'elle. Après de brillantes études de mathématique et une belle carrière, la naissance de deux enfants et une vie en France qu'elle aime, Maria affronte une sévère crise d'identité, faite de la douleur de la séparation, de la peur de l'oubli du chemin parcouru par ses ancêtres et elle-même, du besoin de retrouver ses racines, les lieux d'origine. Commence alors le temps de la recherche, du retour, avec à la clé, son livre, qui remonte les pistes de ces vies d'immigrants, des itinéraires entre émigration, déracinement et immigration, intégration, qui sont comme un même souffle : celui de la vie, où se mêlent perte et découverte, douleur et bonheur, ailes et racines. Devenue Maria London, elle racontera. Elle n'a su qu'à treize ans que les parents de son père qui s'étaient connus en 1906 sur le bateau qui les emmenait de la Russie vers le Chili étaient juifs. Elle a cherché à comprendre pourquoi et comment rien de la culture de ces ancêtres-là ne soit parvenu jusqu'à elle. A savoir aussi si le naufrage dans le Détroit de Magellan auquel seul son arrière-grand-père maternel Elias, premier de ses ancêtres à émigrer vers le Chili, aurait survécu, fut une histoire vraie ou une légende. Certaine enfin que la rugueuse Punta Arenas, ville cosmopolite où sont ses racines, où personne n'était étranger car tous l'étaient, lui sera toujours le doux Eldorado où elle embrassera le gros orteil de l'Indien du monument à Magellan pour être sûre de revenir un jour. Et d'avaler, pour en être encore plus sûre, des baies de Calafate aux mêmes vertus.

Elke Salas Rossenbach

Maria Isabel Mordojevich, qui a grandi à Punta Arenas et à Iquique, s'installe en 1963 à Santiago et étudie l'ingénierie mathématique et devient chercheur et professeur d'Université. En 1976, elle épouse un mathématicien français et s'installe en France. Docteur en mathématiques appliquées, elle travaille comme ingénieur. Elle publie en 2001 au Chili « El Hilo del Medio » (RIL Editores), récit autobiographique et quête du sens de la vie autour de la nostalgie d'une terre mythique, de ses racines croates et russes juives et de sa propre condition d'immigrante, qui paraît en France en 2003 sous le titre « Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans » chez L'Harmattan. Elle publie son premier roman, « Le livre de Carmen », en 2007 en France, éditeur Indigo&côté femmes, et au Chili en 2008, Editorial Forja.